

## LE PRINTEMPS

L'hiver commence à disparaître,  
Et la neige quitte les champs,  
Bientôt tout joyeux va renaître  
Le printemps.

Dans la rustique bergerie,  
Les petits agneaux turbulents  
Ont hâte d'aller en prairie  
Au printemps.

Le petit oiseau dans la mousse  
Des grands arbres, encor tremblants,  
Chante sa chanson la plus douce  
Au printemps.

Il dit à la neige qui passe :  
"Hiver disparais, il est temps,  
Chacun son tour, à nous l'espace,  
Le printemps."

Dans l'air on entend le murmure  
De mille zéphirs odorants,  
Tout être dit : chante nature  
Le printemps.

Là-bas l'hirondelle rapide  
Quitte les prés devenus blancs,  
Car, comme tous, elle est avide  
Du printemps.

Reviens vite brune hirondelle,  
Vers mon foyer, car je t'attends,  
Vers nous reviens, oiseau fidèle  
Au printemps.

O beau mois de mai, reviens vite,  
L'hiver dure encor trop longtemps,  
Reviens ; sur terre tout t'invite,  
Doux printemps.

Montréal, 1895.

JOSEPH A.

## NOTES DE VOYAGES

## DÉPART DE MONTRÉAL



BIEN des fois déjà, on a parlé sur ce sujet qui devient de jour en jour plus familier, quoiqu'il ne perde rien de son imposante grandeur : la traversée de l'Atlantique.

Cependant, si ce spectacle grandiose a été retracé par des artistes de la plume, il n'en est pas moins vrai que les impressions qu'il donne, — même à un écrivain, — ne sont peut-être pas sans quelque intérêt.

C'est pour cette raison que j'envoie ces petites notes que j'ai écrites, durant les jours de la traversée ; avant de toucher à la terre de France, avant de voir ce pays enchanteur, dont nous, Canadiens, nous rêvons dès notre enfance.

\* \*

On dit un dernier adieu aux parents et aux amis venus pour vous embrasser et vous serrer encore une fois la main. Ces marques d'affection, données au départ pour de lointains pays, ne s'oublient jamais, par la suite.

Et comme ils sont tendres, pleins d'émotion, les adieux d'une mère à son enfant. Si ce fils surtout, s'en va, de par le monde, se fixer, loin de sa patrie, une destinée nouvelle.

Tous ces souvenirs d'amitié que l'on emporte, en partant, font toujours du bien au cœur ; toutes ces marques d'affection sincère des parents, nous les gardons en nous et elles demeurent sans cesse vivantes dans notre pensée, malgré peut-être les années qui devront s'écouler avant que nous puissions revoir les figures aimées dont notre départ nous sépare.

\* \*

L'engin siffle, souffle, mugit et... entraîne les wagons qui s'entre-choquent avec un bruit sinistre. Une dernière fois, on agite les mouchoirs en signe d'adieu, on se fixe du regard—dévoilant l'émotion du moment— ; et bientôt on n'aperçoit plus que les chères silhouettes perdues dans le lointain, et puis... on ne distingue que le sillon laissé par la fumée.

Peu à peu, "voici toute leur éteinte, la nuit étend sur les êtres et les choses son opaque manteau, usé d'avoir servi depuis la création, puisque par les trous on distingue là-haut les clartés de l'Invisible." (\*)

(\*) Sévérine.

Nous filons vers la frontière du Canada, nous la franchissons et... à dix heures du matin, le lendemain, nous sommes à New-York.

\* \*

## NEW-YORK

New-York, ville immense, alignée avec la symétrie pratique de nos voisins de la République au drapeau étoilé, est bien bâtie et à certains endroits ses *buildings*, qui défient le ciel, prouvent que le New-Yorkais ne veut pas perdre un seul pied de terrain. Il fait édifier ces géantes maisons, aux étages superposés, avec cependant une élégance rendue difficile, dans les circonstances.

Cette grande ville n'a pas les bruits bourdonnants, uniques, vivants de Paris ; on y est plus pressé, plus froid et l'on sent plus là qu'ailleurs, dans l'esprit d'un chacun, cette cruelle vérité—à laquelle nous sommes tous ou presque tous condamnés—*the struggle for life*.

Oui, comme dans la plupart des villes des Etats-Unis, "la lutte pour la vie" se fait à New-York dans toute sa véritable application, presque sourdement, mais froidement et avec calcul.

Son port est très animé et très beau ; il offre un coup d'œil splendide.

Par son site, sa population et son étendue, New-York serait digne d'être la capitale de l'Amérique du Nord.

Voici que sonne midi, et la *Touraine* part dans une demi-heure.

Entre ce que nous entendons sur les quais et les hymnes religieuses de nos églises, veuillez croire qu'il y a une grande différence d'harmonie, et la chanson n'est pas la même.

\* \*

## DANS LE PORT ET LES ENVIRONS

Sur le navire, les braves marins chargent en hâte et mettent la dernière main à tout.

Bientôt arrive l'heure de la partance.

Rien d'imposant et de solennel comme le départ d'un navire pour des pays lointains.

Partout, des parents et des amis venus pour dire "au revoir" à ceux qui partent, et dont souvent, le retour est le secret de l'avenir.

Les équipages de la haute société de New-York viennent reconduire, pêle-mêle, les riches américains et la vieille noblesse de France. La plus franche sympathie semble régner entre eux.

Les "adieux" ou les "au revoir" partent de toutes parts, sur les quais, à proximité de nous, et les mêmes signes se répètent avec les mêmes sentiments sur la *Touraine* qui lentement rompt ses amarres et s'éloigne.—Le paquebot tourne sa proue d'une manière imposante qu'il accélère ensuite en s'avancant. Il côtoie, dans sa marche, les petits bateaux de plaisance allant aux îles et les grands navires qui sillonnent toutes les directions du monde.

Nous admirons, en passant, ces îlots charmants, résidences des fortunes new-yorkaises, et bientôt nous portons nos regards vers la statue de la Liberté éclairant le monde.

La statue de Bartholdi est bien placée pour frapper, moins par sa colossale que par sa majestueuse grandeur, sur son assise de Rhode-Island.

Le célèbre sculpteur français a sans doute voulu élever là un monument à l'œuvre des Washington et des Franklin ; et son idée d'artiste a été traduite de manière à ce que les générations futures ne puissent l'oublier.

Puis la *Touraine* s'élançait sur la mer en redoublant de vitesse.

\* \*

## LA TRAVERSÉE

L'océan est calme, et c'est à peine si on ressent, au bout de quelques heures de marche, ici un peu de tangage, là un léger roulis. Le soleil, avec le grand air pur de la mer, forment comme un parfum d'infini, dont on aime à se griser en se promenant sur le pont du navire.

Vers le soir, le vent souffle un peu plus fort, mais nous passons une bonne nuit, remplie de vieux et problématiques souvenirs de notre lointaine enfance, que les bercements de la *grande bleue* purent nous rappeler.

Le lendemain, *Madame* s'était mis sur la tête une perruque blanche, et ses épaules robustes étaient couvertes d'une longue et épaisse pèlerine d'un bleu foncé. Et elle dansait dans l'immensité une gigue dont on ne l'aurait pas crue capable, hier encore.

Aussi, les jeunes miss américaines si gaies, si émuillées et si joyeuses, en étaient toutes jalouses ! J'en sais même

plus d'une qui furent éccourées du spectacle qu'elles avaient parfois au-dessus, parfois au-dessous des yeux, quand pour faire les pas de la danse, *Madame*, à la perruque blanche et à la pèlerine bleue bondissait et rebondissait en sauts périlleux.

Cette nuit là, au lieu de nous dorloter comme la précédente, elle agita aussi fiévreusement notre berceau—de fer—que la maman impatientée dont il est question dans *Gillette de Narbonne* !

Le lundi, le ciel est gris, et une petite pluie fine tombe par interruption, mais cela ne fait rien au grand air pur de la mer que nous respirons avec tant de plaisir, après huit heures de sommeil dans le calme.

À midi, tous les jours, nous allions interroger avec anxiété la carte de l'océan, où l'on marquait d'un petit pavillon la distance parcourue durant les dernières vingt-quatre heures.

Le mardi et les jours suivants, jusqu'au samedi, se succédèrent avec la même routine. Toujours l'immensité des flots entourait notre navire, et partout, au loin, à perte de vue, jusque dans les horizons les plus reculés, c'était sans cesse le ciel gris et la mer bleue !

\* \*

Les oiseaux de ces parages se reposaient sur les cimes des vagues, et battaient des ailes, en frôlant leur écume. Parfois, ils planaient au-dessus de nos têtes et effleuraient les grands mats de la *Touraine*. Souvent, ils s'élançaient par bandes et s'amusaient à voltiger sur la surface montagneuse de l'Atlantique.

Ces oiseaux blancs ou gris, s'enfuyant ainsi à tire d'ailes au-dessus de l'immensité, brisaient la monotonie du tableau, en nous faisant admirer davantage l'infini spectacle de l'Infini.

Quelques fois, la nuit, la mer devenait plus houleuse et on aurait dit que les vagues de l'océan lançaient et relançaient comme une coquille notre vaisseau qui en était le jouet.

C'était dans l'après-midi que je goûtais plus le spectacle grandiose et saisissant de la mer, quand étendu sur une longue chaise, en regardant ce ciel toujours gris et ces flots toujours bleus, je pensais, je rêvais... je tournais alors mes regards vers l'Amérique dont les chers souvenirs—les uns joyeux, les autres tristes—viennent toujours plus vivants, dans notre esprit, au milieu de la solitude de nos pensées.

Puis, je regardais aussi la *grande bleue* nous balancer d'un tangage et d'un roulis continus. Je trouvais beau de nous voir ainsi sur cette mer immense dont nous bravions le courroux dans ce navire—en ce moment—cercueil flottant de nos destinées humaines.

La vague longue et puissante, quand elle ne nous soulevait pas pour nous jeter sur une lame plus grande encore, venait avec fracas se briser sur la *Touraine*. Elle rageait alors, son écume retombait sur elle, comme les cheveux épars d'une beauté qui s'éveille brusquement et secoue la tête en frissonnant.

Et toujours, et partout, le même ciel gris et les grands oiseaux blancs battant de l'aile passaient, passaient par bandes et allaient s'abattre sur les cimes écumantes des flots bleus. Sans cesse ils recommençaient leurs exercices continus, comme le mouvement des vagues qui brandissaient sans trêve, en s'affolant les unes sur les autres.

Enfin, nous arrivâmes au Havre dans la nuit du samedi au dimanche. Ce fut presque à regret que nous quittâmes notre superbe navire. Mais l'inconnu avec ses charmes, m'attirait vers cette terre qu'avaient foulé nos aïeux et que sur les genoux de nos mères nous apprenions à appeler : "Notre mère-patrie." (\*)

RAOUL BRESSEAU.

Ce n'est pas assez d'être patient avec les autres, il faut l'être encore avec soi-même. Ce je ne sais quoi d'aigre et de violent que nous ressentons en nous après avoir commis quelques fautes, vient plutôt de l'orgueil humilié que d'un repentir selon Dieu. L'homme humble qui connaît sa faiblesse, ne s'étonne point de tomber ; il gémit de sa chute, en implore le pardon, et se relève tranquille pour combattre avec un courage nouveau. Faillir est un mal, sans doute, mais se troubler n'est qu'un mal de plus.—LAMENNAIS.

(\*) Notre correspondant doit nous envoyer encore des notes et impressions sur le Havre, Paris et plusieurs villes importantes de France et d'Europe.